

Serge Brussolo

HURLEMORT

LE DERNIER ROYAUME



Denoël

Extrait de la publication

HURLEMORT

**DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS**

3, place de Byzance

Serge Brussolo
HURLEMORT
LE DERNIER ROYAUME

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1993
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2.207.24043.6
B 24043.7

« Ulula mordeque acrius quam belua »
DEVISE DES BARONS DE HURLEMORT

Prologue

C'était un vilain livre d'heures acheté jadis à un colporteur arrivé au village à demi mort de froid. Le bonhomme, qui claquait des dents et soufflait sur ses engelures, avait accepté de troquer l'album contre une soupe aux pois et un cube de lard posé sur un morceau de pain tranchet. Comme nul ne savait lire, on s'était contenté de caresser les grandes lettres d'or de la couverture de bois, et les doigts des paysans avaient peu à peu emporté la dorure bon marché de la calligraphie, ternissant l'inscription. Le marchand avait marmonné que le titre signifiait à peu près : *Travaux des mois, et signes du Zodiaque*. Selon lui, c'était la copie du livre d'heures personnel d'un très haut et très noble personnage, dont ici, au hameau, on ignorait le nom. Le bonhomme avait insisté : une telle œuvre d'art valait plus qu'une écuelle de soupe additionnée d'un bout de cochon fumé. Dans les villes, les gens de bien possédaient tous des livres d'heures, et des almanachs de bonne santé, et des... Il avait fini par se taire, comprenant qu'on ne savait même pas de quoi il parlait. « Mais, avait-il bafouillé, vous avez bien une clepsydre pour mesurer le temps? » On s'était dévisagé, le sourcil haut. Une clepsydre, qu'est-ce que c'était?

« Un... sablier rempli d'eau », avait tenté d'expliquer l'étranger. Cette fois on avait ri. Pourquoi aurait-on eu besoin d'une machine aussi invraisemblable pour mesurer quelque chose qui ne tenait ni dans un sac ni dans un seau? Ah! C'étaient bien là des menteries de coureur de chemins! Dégoûté, le col-

porteur s'en était allé en grommelant, persuadé d'avoir rencontré des barbares. Ce en quoi il n'avait pas tout à fait tort.

Pendant des années, on s'était résolu à explorer le livre sans chercher à déchiffrer les inscriptions. Le soir, à la veillée, on se rassemblait autour d'une table pour contempler les vignettes ornant chaque page. C'était un honneur de tourner les feuillets, et cette mission était confiée à une femme dont les mains fines, rompues aux travaux d'aiguille, pouvaient manipuler les rectangles de papier craquant sans leur causer préjudice. Les hommes n'osaient y toucher, redoutant de déchirer le support, mince comme un pétale de fleur séchée, et au travers duquel on voyait briller les lueurs du foyer.

Ceux qui ne jouissaient plus d'une très bonne vue demandaient qu'on leur décrive les illustrations que tout le monde connaissait d'ailleurs par cœur. Et chacun, se penchant sur le livre, tentant de rivaliser avec son voisin, finissait par voir des choses que l'artiste n'aurait pu faire entrer dans l'étroite ogive de la vignette. On aimait ces petits personnages comme des amis au caractère inaltérable car ils souriaient et semblaient heureux, alors même qu'ils se livraient aux occupations les plus rudes. On s'extasiait sur la vérité des images. C'est vrai, c'était bien comme cela que tout se passait! L'enlumineur n'avait rien oublié, tout y était : les outils, les vêtements, et cela si petit, si finolé, qu'il y avait quelque chose de magique dans chaque dessin. La vie... la vie y paraissait plus belle, oui, c'était ça. Plus noble aussi. Et les faux, les fourches, de meilleure qualité. Il n'y avait pas de souillures sur les habits, ni de reprises...

On prenait grand soin du livre car c'était le seul du village. On l'enfermait dans un coffre bien clos afin que les souris ne viennent pas le grignoter, et l'on se désespérait quand des taches de moisissure répandaient leur semis roussâtre sur ses feuillets.

Plus tard, quand Céline sut lire, elle fut la première à déchiffrer les légendes inscrites au bas des pages. Et on lui en tint rigueur.

Janvier, disait le livre, le paysan sèche ses chausses au coin du feu. C'est le signe du Verseau.

Février, le bûcheron entre dans la forêt. Il abat les arbres avec sa grande cognée. C'est le signe des Poissons.

Mars, le paysan soigne sa vigne. C'est le signe du Bélier...

Céline s'abîmait dans la contemplation des dessins qu'on l'autorisait à scruter à la stricte condition qu'elle se laisse attacher les mains derrière le dos à l'aide d'une cordelette. On serait fort la ficelle, sans se soucier de lui entailler la peau des poignets, et lorsqu'on la libérait elle conservait des heures durant la marque violacée des liens imprimée dans sa chair. Mais tout le monde s'en fichait.

Lorsqu'on la pressait de lire, elle trichait, faisait durer le plaisir en prétextant que les mots étaient durs à déchiffrer. C'était faux, mais cela lui donnait le temps de détailler les minuscules visages des dessins. C'est vrai qu'ils avaient l'air heureux ces paysans propres. Bien trop propres pour être réels. Ici, à Hurlémort, personne ne souriait comme ça en parlant pour la corvée d'abattage dans la bise de février... Pourquoi aucune image ne montrait-elle le paysan en train de battre sa femme, ou ses enfants en train de crier famine? Pourquoi également n'y voyait-on jamais de pendus, avec, sur les épaules, des corbeaux occupés à leur picorer les yeux? On avait beau chercher, on ne rencontrait pas davantage de vignette retraçant les malheurs des filles violées, éventrées par les soudards qui déferlaient sur la campagne... N'y avait-il pas là une sorte de mensonge? Céline riait sous cape en imaginant la tête qu'auraient faite les gens si elle avait posé la question à voix haute.

Avril, continuait le livre, le seigneur fait promenade au milieu des fleurs. C'est le signe du Taureau.

Mai, le seigneur s'en va chasser, faucon sur le poing. C'est le signe des Gémeaux.

Chaque fois que Céline égrenait une phrase, les villageois la reprenaient en chœur, la répétant entre leurs dents, et cela faisait un grand bourdonnement de prière dans la pénombre de la maison.

Juin, le paysan fait les foins... Juillet, le paysan moissonne. Août, le paysan bat le blé...

Les images succédaient aux images, mais on prenait le

temps de se recueillir devant chacune d'elles. C'était un bon gros réconfort de voir ces petits bonshommes lancer des fourchées de foin au-dessus de leur tête en souriant. Les habits du seigneur inspiraient le respect et l'incrédulité. Comment pouvait-on être si richement paré? Ici, à Hurlemort, on n'avait jamais rien vu de pareil. Depuis longtemps les barons ne possédaient plus de quoi coudre sur leurs pourpoints or et pierres. Ils allaient les chausses trouées et le cul au vent, comme tout un chacun. Quant aux faucons, ils s'étaient résolus à les manger tels de vulgaires chapons, encore heureux d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent!

Septembre, annonçait le livre, le vigneron foule le raisin et chante le glou-glou des barriques.

Octobre, le paysan sème le grain et dresse l'épouvantail pour éloigner la gourmandise du corbeau...

Il fallut plusieurs mois pour que les villageois connaissent par cœur la signification des symboles tracés à l'encre noire, mais quand cela fut fait, ils ne laissèrent plus jamais la jeune fille s'approcher de l'almanach. Céline s'en moquait, sa mémoire avait retenu jusqu'aux plus infimes détails des vignettes. Le livre vivait en elle, elle n'avait qu'à fermer les yeux pour le feuilleter, pour voir bouger les bonshommes des enluminures. Souvent, au moment de s'endormir, elle descendait à l'intérieur des images, pénétrant dans cette campagne heureuse où personne ne jurait ni ne pleurait jamais. Alors, elle se promenait elle aussi au milieu des fleurs, lançait le faucon dans le ciel bleu. Elle était née en mai, sous le signe des Gémeaux, et bien plus que les deux nourrissons entremêlés au bas de la page du cinquième mois de l'année, elle avait fini par considérer le faucon comme l'emblème de la configuration astrale ayant présidé à sa naissance. C'était idiot, mais il y avait quelque chose de fascinant dans cet oiseau encapuchonné qui ne sortait de la nuit que pour fondre à travers le ciel et satisfaire sa faim lancinante. Pour elle, la vignette du seigneur partant chasser était la plus belle de toutes. Elle aurait aimé voler, comme l'oiseau de proie dont le pinceau de l'artiste n'avait oublié aucune plume.

« Novembre, récitait-elle lorsqu'elle était seule, le paysan

gaule les glands pour nourrir les cochons. Décembre, le paysan saigne le porc... C'est le signe du Capricorne. »

Mais de janvier à décembre, Céline aimait le monde qui s'étendait aux alentours. Elle l'accueillait avec ses moites odeurs de terre détremnée, ce parfum de four entrouvert des prairies quand le soleil trop vif change l'herbe en paille. Elle se grisait du tenace relent de moisissure qui flotte à la lisière des sous-bois, trahissant la présence des champignons. Oui, de janvier à décembre, elle aimait la colline dont la grosse bosse se dressait au milieu des pâturages, et rien, ni le vent, ni la neige, ni les averses de l'automne, ne l'empêchait de courir vers ce rendez-vous magique.

La geste des loups

I

Céline s'était enfuie de la maison. Une fois de plus elle se retrouvait en train de courir le long de l'interminable route en lacet qui menait à la colline. Son cœur battait sous son sein et la salive s'asséchait dans sa bouche, lui mettant sur les lèvres un goût de poussière. Elle regarda instinctivement par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne la suivait. Mais elle était seule, et comme d'habitude elle fut surprise de ne découvrir sur ses talons aucune horde humaine armée de fourches ou brandissant des pierres. « Cela arrivera bien un jour, pensa-t-elle sans ralentir son allure. Quelqu'un se mettra bien en tête de me lapider... »

Peut-être était-ce pour cela qu'elle se déplaçait toujours en courant, comme un garçon, les jupes troussées sur ses jambes brunes, révélant plus de peau qu'il n'est décent pour une fille.

« Cours, pensa-t-elle. Cours, ma petite, cela te sauvera la vie tôt ou tard! »

Elle était à bout de souffle quand elle atteignit le bas de la colline mais elle ne s'arrêta pas. Elle aimait affronter le mur élastique des hautes herbes couvrant la butte de l'Heaumière. C'était comme d'escalader la bosse d'une grosse bête poilue assoupie au soleil depuis des siècles et des siècles. Une bête paresseuse dont la sieste risquait de se prolonger jusqu'au Jugement dernier. L'herbe drue semblait trop verte et trop vivace pour appartenir au simple règne végétal. Il y avait de la vie en elle, une vie indomptée qui la faisait se rebeller dès

qu'on tentait de s'y frayer un chemin. Elle se dressait, se hérissait, à la manière de ces animaux ombrageux qui répugnent à la caresse et s'échappent d'un coup de reins pour ne pas être dorlotés. Céline aimait la sauvagerie inhospitalière du monticule, les gifles que les broussailles lui envoyaient au visage. A mi-pente, on avait déjà les joues brûlantes; et les bras, les épaules, vous cuisaient. La colline se défendait des humains, leur opposant une barricade d'orties, puis un rempart de ronces. Celui qui ne connaissait pas le secret des passages y laissait bien vite l'étoffe de ses chausses et la peau de ses cuisses. Mais Céline était menue, nerveuse, avec une taille si souple qu'elle aurait pu sans mal suivre une troupe de bohémiens et s'initier à ces acrobaties dont les baladins sont si prodigieux, elle ne craignait pas les rebuffades de la végétation.

Elle avançait, avec sur son joli petit visage une expression d'entêtement presque comique. Les jupons troussés, elle déclara la guerre à la colline, sauta, rampa, emprunta les chemins cachés des lièvres. Elle se faufila en se mordant les lèvres dans une brèche ouverte au milieu des ronces. Les épines s'accrochèrent à ses vêtements comme pour la retenir. Elle entendit craquer les coutures mais tint bon. Comme cela arrivait la plupart du temps elle finit le parcours à demi nue, déshabillée par les ronces. Elle décida de s'en moquer. Là où elle allait, personne ne pourrait la voir. Quand elle rentrerait au village, ce soir, sa sœur, la grande Odile, pesterait en levant les bras au ciel contre cette sauvageonne qui ne se souciait pas d'épargner ses cottes et ses jupons.

« Ne compte pas sur moi pour ravauder tes loques, ma fille, gronderait-elle. Tu ne sauras donc jamais te conduire? Si tu continues de la sorte, tu iras bientôt le cul à l'air! » Elle se trompait en croyant effrayer sa cadette, être vue nue n'aurait pas gêné Céline.

Une fois franchie la barrière de ronces, l'herbe accueillit la jeune fille dans sa touffeur moelleuse. Plus l'on s'élevait vers le sommet, plus sa caresse se faisait légère, vous récompensant d'avoir supporté les premières épreuves.

Ce n'était plus de l'herbe, c'était de la plume, et qui faisait courir sur votre peau un chatouillis dont on ne se lassait pas.

Comme c'était jour de grande chaleur, Céline acheva de se déshabiller, abandonnant sur une pierre sa chemise qu'avait trempée la sueur de l'escalade, et continua nue, les bras tendus, le visage renversé vers l'éblouissement du ciel. Elle savait que personne ne pouvait la voir et qu'elle était la seule à oser affronter la butte de l'Heaumière qu'on disait infestée de vipères.

Elle marcha, et la caresse duveteuse des végétaux sécha doucement sa transpiration. A cette hauteur l'air était saturé d'insectes, de pollen et de spores charriés par le vent. Tout ce bouillonnement aérien s'entrecroisait dans la lumière, et les libellules, les abeilles, tournaient sans fin, des luisances métalliques sur les ailes. « C'est la soupe, pensa la jeune fille. La grande soupe de l'été. » Elle se dressa au faite du monticule, les bras plaqués contre le corps, serra les lèvres pour ne pas avaler les bêtes ailées, et se laissa bombarder par tout ce que transportait la tempête. Elle frissonna quand un frelon ricocha sur l'un de ses seins, puis quand les taons vinrent lui vrombir aux oreilles leur chanson furibonde. Alors elle leva les bras pour saisir le vent. Les paumes ouvertes, elle le sentit filer entre ses doigts, comme les mèches d'une immense chevelure invisible. Au ras du sol, dans la vallée, jamais on ne percevait la texture du vent, le grain de sa peau. Ce n'est qu'en haut de la colline qu'on pouvait avoir l'illusion de planter les ongles dans sa crinière. Son écheveau se dévidait à l'infini, doux d'abord, puis, au fil des heures, il vous étrillait et vous rougissait les joues. Même les oiseaux étaient forcés de s'y abandonner. Céline s'amusait de les voir lutter à contre-courant, battant des ailes à s'en décrocher les plumes.

Au bout d'un moment elle suffoqua et céda à la bourrasque, avoua sa défaite en se laissant tomber sur le dos, bras et jambes jetés à la dérive. Elle resta là une éternité, pleine d'un vertige qui lui donnait l'illusion que la colline s'était mise à tourner comme un toton, les oreilles empourprées par le froissement grondant de la tourmente. Ici c'était un autre monde où les odeurs s'offraient, entêtantes, jamais nauséuses.

Quand elle eut enfin retrouvé son souffle, elle roula sur le ventre, adoptant la posture des lézards qui cuisent sur les

pierres. Elle écarta une brassée d'herbe et regarda le monde, aux alentours...

Les gens du village désapprouvaient cette manie. Ils y voyaient une sorte de curiosité blasphématoire, comme si, à grimper ainsi sur le dos des montagnes, Céline allait finir par surprendre quelque secret divin. Comme si, en contemplant les nuages, elle mettait le nez dans des affaires qui n'étaient pas les siennes. C'est vrai que, d'en bas, les choses étaient plus rassurantes. De quelque côté qu'on le tourne, le regard s'arrêtait au bout du champ, butait sur la muraille de la forêt. Devant, derrière, à droite, à gauche... les arbres étaient partout, et leurs troncs serrés formaient une palissade dont on aurait oublié d'émonder les branches. Personne ne se plaignait de cet état de choses. Il y avait le village, et tout autour la forêt, immense, tel un rempart contre tout ce qui pouvait venir de l'extérieur, de là-bas, d'on ne savait trop où, en fait... Pour Céline c'étaient les barreaux d'une cage entre lesquels elle rêvait de se faufiler. Elle aurait pu, elle était assez mince pour cela. Du haut de la colline, elle prenait davantage conscience de la puissance de la forêt. Ce pelage vert et crépu qui couvrait la peau de la terre et s'étendait à l'infini. Les branches, en s'imbriquant, avaient fini par construire un toit végétal qu'on devinait impénétrable. Une laine, aux boucles serrées. La fourrure d'un très vieil animal qui n'entend pas se laisser tondre. On ne voyait rien, on ne savait rien de ce qui se passait sous les frondaisons. Ce monde échappait totalement au regard. Secret, il faisait peur. Le village, ses champs, son château à demi ruiné, avaient taillé une tonsure au milieu des bois. Comparée à l'immensité feuillue, la clairière était fragile, précaire, on la sentait menacée par la végétation. Souvent, Céline se disait que si les hommes labouraient avec autant d'ardeur, c'était moins pour se nourrir que pour se défendre contre les assauts de la forêt décidée à récupérer son bien. Un jour, si l'on n'y prenait garde, les arbres partiraient à la conquête du village, grignotant sournoisement l'espace défriché par les laboureurs. D'abord ce serait l'avant-garde des mauvaises herbes et des buissons, puis le chiendent, les orties, qui feraient reculer les paysans. Enfin les murailles d'épines chas-

Hurlemort, c'est le minuscule village perdu au milieu des bois où, d'après la légende, se sont retranchés les dieux anciens chassés de leurs fiefs par l'expansion du christianisme.

Depuis qu'ils habitent cette forêt épaisse, peuplée de loups et de lutins, on fait bien des efforts pour s'habituer à ces curieux voisins, et la vie n'est pas toujours facile en ce début du XIV^e siècle. Céline, elle, a quinze ans.

Qui est-elle en réalité ? Une sorcière, une infirme ? L'ombre du mystère plane sur Hurlemort. Qu'est devenu le seigneur des lieux, le baron Gilles, qui a disparu un beau matin au cours d'une partie de chasse ? A-t-il été dévoré par les loups, enlevé par les fées ou assassiné par ses serfs révoltés ? Son absence inexplicable provoque en tout cas la venue du terrible Jôme le Noir, moine fou, exorciste hanté par le diable et ses manifestations...

Affrontant le danger, Céline, la guetteuse d'ombres, n'hésitera pas à plonger au cœur des ténèbres pour résoudre l'énigme qui risque, à brève échéance, de provoquer la destruction du hameau.

Serge Brussolo, né en 1951, s'est imposé en une douzaine d'années comme un maître de l'imaginaire. Avec *Hurlemort, le dernier royaume*, il transforme le roman historique en un suspense moyenâgeux des plus haletants, à la fois tour d'horizon des superstitions et tableau saisissant d'une époque de violence fanatique.

Illustration de couverture :
Roman de la Poire :
le départ au tournoi.
Paris, Bibliothèque nationale.



B 24043.7  3.93
ISBN 2.207.24043.6
115 FF TTC